

ALFRED REBOUX Propriétaire - Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois . . . 13.50
Six mois . . . 26.00
Un an . . . 50.00

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne,
trois mois . . . 13 fr.
La France et l'Étranger, les frais de poste
en sus.

Le prix des Abonnements est payable
d'avance. — Tout abonnement continue,
jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire - Gérant

INSERTIONS :

Annonces : la ligne . . . 30 c.
Réclames : . . . 30 c.
Faits divers : . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abon-
nements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont
reçus à Roubaix, au bureau du journal,
à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grande-
Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFRÈRE
et C<sup>ie</sup>, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires,
(Place de la Bourse); à Bruxelles, à
l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

Table with 2 columns: Item (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Amount.

Table with 2 columns: Item (e.g., Actions Banque de France, Société générale) and Amount.

Table with 2 columns: Item (e.g., Change sur Londres, Café good fair) and Amount.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C<sup>ie</sup>
représentés à Roubaix par M. Bulteau-Gry-
mouprez :

Havre, 22 janvier.
Cotons : Ventes 1,700 b. bonne de-
mande, marché ferme.

Liverpool, 22 janvier.
Cotons : Ventes 15,000 b., marché
ferme livrable, faveur acheteurs.

New-York, 22 janvier.
Cotons : 13 1/8.
Recettes premier jour 17,000 b.

ROUBAIX 22 JANVIER 1877.

Bulletin du jour

suivre la lettre de Paris qu'il a publiée
hier, et qui exprime l'espoir que les
dénégations par lui opposées aux as-
sertions des journaux français, relative-
ment à la conduite du baron de
Werther, à la Conférence de Constanti-
nople, feront cesser les insinuations
malveillantes, qui se produisent périodiquement
contre le gouvernement alle-
mand, ajoute qu'elle ne demande pas
mieux que de partager cet espoir et, si
cet espoir se réalise, de renoncer aux
inquiétudes qui ont pu naître de symp-
tômes significatifs manifestés con-
jointement avec l'agitation soulevée
par la presse française

« Nous ne demandons pas mieux, dit
la Gazette de l'Allemagne du Nord,
que de considérer l'importation extraor-
dinaire de blés de Hongrie en France,
qui dépasse de beaucoup les besoins
normaux de ce pays, comme une sim-
ple spéculation commerciale, absolu-
ment inoffensive et de renoncer à y
voir des mesures de précaution prises
par l'intendance militaire française. »

Dans la Conférence qui a eu lieu le
20 à Constantinople Savfet-Pacha a
donné lecture d'une note qui déclare
que la Porte peut s'entendre avec les
puissances sur certains points de dé-
tail, mais elle passe sous silence la
question de la nomination des gouver-
neurs généraux, et, quant à la commis-
sion de contrôle, propose simplement
une commission élective et locale, pré-
sidée par un fonctionnaire ottoman.

Relativement à la Serbie et au Mon-
ténégro, la note remet le règlement
des questions en litige à une décision
ultérieure.

Après la lecture de cette note, le
marquis de Salisbury a constaté que
la Porte se refusait à accorder les deux
garanties d'exécution réclamées par
les puissances, savoir : la nomination
des gouverneurs et l'organisation d'une
commission de contrôle véritablement
indépendante; il ne paraissait donc
plus y avoir de terrain commun de dis-
cussion, et la Conférence devait se con-
siderer comme close.

Le général Ignatieff a ensuite parlé
dans le même sens, déclarant inaccepta-
bles les propositions de la Porte et
insistant sur la responsabilité qui in-
combait à celle-ci; il a exprimé l'espoir
que, pour l'avenir, le Gouvernement
turc n'entreprendrait rien contre la
Serbie et le Monténégro, et qu'il saurait
faire respecter la situation de ses sujets
chrétiens.

Après toutes ces déclarations, la
Conférence s'est séparée, ses travaux
étant terminés.

Le général Ignatieff et le marquis
de Salisbury partiront lundi, et les au-
tres plénipotentiaires dans le courant
de la semaine prochaine.

Une dépêche de Saint-Petersbourg,
réclare absolument controuvée la nou-
velle publiée par différents journaux
étrangers, d'après laquelle le prince
Gortschakoff aurait adressé aux gouver-
nements de l'Europe, une circulaire
en prévision de l'insuccès de la Confé-
rence.

On ajoute à ce démenti péremptoire
que, depuis plusieurs semaines, il n'a été
adressé aux représentants de la Russie
à l'étranger, aucune espèce de circulaire
spéciale relative à la question d'Orient
ou à la Conférence de Constantinople.
On connaissait, à Saint-Petersbourg, la
résolution du grand Conseil réuni à la
Porte, mais non encore d'une manière
officielle. Ce n'est qu'après la notifica-
tion officielle de cette résolution que
le gouvernement de l'Empereur décidera
des mesures à prendre en consé-
quence.

Le correspondant ajoute que le départ
du général Ignatieff avec les autres
plénipotentiaires et son remplacement
par un chargé d'affaires, ne préjuge, en
aucune façon, ces mesures.

Le marquis de Salisbury et sir Elliot
sont attendus à Athènes, le 23 jan-
vier.

L'amiral Drummond est également
attendu mercredi au Pirée avec la flotte
anglaise.

Le duc et la duchesse d'Edimbourg
doivent quitter Malte mardi, pour
venir à Athènes. Le duc prendrait le
commandement du navire de guerre
Sultan.

On mande de Belgrade, qu'un grand
abattement règne dans les esprits. On
fait circuler de nouveaux bruits
relatifs à une conclusion isolée de la
paix avec la Porte. L'Istok, organe de
M. Ristitch, a cessé de paraître.

La Gazette de l'Allemagne du Nord,
reproduisant le petit commen-
taire dont le Reichsanzeiger a fait

publie la dépêche suivante, en date de
Vienne le 19 :

« Le bruit court que le prince Milan
a sollicité confidentiellement l'entre-
mise de l'Autriche, en vue d'obtenir la
conclusion d'une paix séparée entre la
Serbie et la Porte. »

Suivant le dernier télégramme arrivé
de Kichenef, le grand-duc Nicolas
vient de passer une nuit agitée, par
suite de vomissements. Cependant, il
n'a pas eu d'accès de fièvre.

A Rome, la Chambre des députés a
continué, le 20, la discussion du projet
de loi sur les abus du clergé.

Certes, le problème n'est pas facile à
résoudre; mais M. Jules Simon est un
si habile homme ! Qui sait si, dans son
imagination féconde, il ne retrouvera
pas un de ces expédients équivoques,
à l'aide desquels, avec beaucoup d'art,
on tourne les difficultés sans les tran-
cher. Dans tous les cas, ce n'est pas
notre affaire, M. Jules Simon s'en ti-
rera comme il pourra; tout ce que
nous demandons, c'est que, dans cette
lutte sourde de rivalités malisantes,
d'ambitions désordonnées, de sordides
calculs, ce ne soit pas la France qui,
en définitive, paye les pots cassés.

CHRONIQUE

Le Courrier de France annonce que
les négociations entre le gouvernement
français et le saint-siège pour la nomi-
nation de deux cardinaux français sont
terminées. L'accord s'est fait sur les
noms de Mgr Dupanloup et Mgr Pie,
évêque de Poitiers.

En présence des éventualités qui
peuvent se produire, la Porte prépare
déjà le service d'ambulances, et cette fois
d'après les règles établies par la con-
vention de Genève.

Nous apprenons qu'un savant fran-
çais, M. le docteur Verrière, vient d'être
nommé médecin en chef de toutes les
ambulances de la Porte.

Le conseil d'Etat, en assemblée gé-
nérale, toutes sections réunies, a exa-
miné samedi le projet de fusion du
Crédit foncier et du Crédit agricole, et
aussi les modifications à introduire dans
les statuts. La discussion, après divers
incidents, s'est prolongée jusqu'à 6 he-
ures; les débats étant clos, le conseil a
adopté le projet tel que le gouverne-
ment le lui avait transmis.

On lit dans la Correspondance Ha-
vas :

« La nouvelle donnée par quelques
journaux de dissentiments qui se se-
raient élevés entre M. le président de
la République et M. le président du
conseil, au sujet des grâces à accorder
aux condamnés de la Commune, est dé-
nuée de fondement. »

« Cette question n'a pas été encore
abordée dans le conseil des ministres. »

« On s'occupe activement au minis-
tère de l'intérieur du mouvement sous-
préfectoral. »

« Le travail est fort avancé; on peut
même dire qu'il est à peu près terminé.
On pense qu'il sera publié à l'Officiel
vers la fin de ce mois. »

Un certain nombre de députés, appar-
tenant aux départements du littoral, sont
partis pour Nantes, afin de se concerter
avec les constructeurs et les armateurs
de la région, au sujet des propositions
de loi sur la marine marchande qui seront
examinées cette semaine par la commis-
sion qui vient d'être nommée.

La Chambre de commerce de Nantes
s'est réunie le 20 janvier, à l'occasion
de la présence en cette ville de M. Pascal
Duprat. Presque tous les sénateurs et
députés de la Loire-Inférieure assistaient
à la séance.

M. Emile Armand a exposé les vœux
du Comité Nantais. M. P. Dupret a pro-
mis d'en référer à la commission.

Près de 13.000 demandes d'admission
à l'Exposition universelle de 1878 sont
déjà parvenues au commissariat gé-
néral. Dans ce chiffre, Paris figure à lui
seul pour 7.800.

Il reste donc 5.200 demandes pour
les départements; mais il y a lieu de re-
marquer que, par suite du retard apporté
dans l'organisation des comités en pro-
vince, il se présentera d'ici au 1<sup>er</sup> fé-
vrier prochain un nombre au moins égal
de candidats.

En résumé, on peut dire, sans crainte
d'être démenti, que le chiffre des de-
mandes d'admission pour l'Exposition
française de 1878 atteindra certainement
18 ou 19.000.

Inauguration de l'Université Catholique de Lille

Discours de M. de Margerie doyen de la faculté des lettres.

Eminences, Messieurs, Messieurs,

La Faculté de Droit de notre Univer-
sité catholique a déjà un passé; elle a
fait ses preuves et tenu largement ses
promesses; ses premiers succès ont
apporté à vos chrétiennes et patrioti-
ques provinces, aux prélats illustres
qui ont été les pères de l'œuvre nais-
sante, aux hommes héroïques qui ont
été les infatigables missionnaires après
en avoir été les magnifiques bienfaiteurs,
à ce clergé magnanime qu'on re-
trouve ici comme partout en tête du
dévouement et du zèle, la première ré-
compense de leurs persévérants efforts
et de leurs prodigieux sacrifices.

La Faculté des Lettres n'a que des
espérances; n'ayant rien produit en-
core, elle ne paraît devant vous que
pour vous parler d'avenir. L'occasion
nous est favorable pour dire publique-
ment, sans infliger à votre attention
une trop longue épreuve, ce que nous
pensons de notre devoir professionnel
et comment nous nous efforçons de
l'accomplir. Nous la saisissons d'autant
plus volontiers que le rôle des Facultés
des Lettres dans la haute éducation in-
tellectuelle de notre pays a été parfois
faussé, plus souvent méconnu par l'o-
pinion publique, et qu'il y a la peut-
être des confusions à éclaircir et des
idées à redresser. Nous voudrions, dès
ce premier jour de notre existence offi-
cielle, faire apparaître à vos yeux avec
toute sa grandeur, avec son utilité pra-
tique, avec son opportunité pressante,
le but auquel nous devons tendre, et
nous ôter ainsi toute excuse si nous le
manquons par notre faute.

Nous sommes chargés, Messieurs, de
deux enseignements qui, animés d'un
même esprit et guidés par les mêmes
principes, demeurent cependant dis-
tincts l'un de l'autre par leur caractère,
par leur but immédiat et par le person-
nel même auquel ils s'adressent. D'une
part, nous avons affaire à des élèves, à
de véritables étudiants, dont nous diri-
geons le travail en vue d'un examen
spécial qui est celui de la Licence ès-
lettres et d'après des programmes que
nous n'avons pas faits, que nous sou-
haiterions peut-être plus élevés et tout
ensemble plus élastiques, mais auxquels
nous restons soumis en vertu même de
la loi qui nous a permis de naître; cette
partie de notre œuvre est en pleine ac-
tivité depuis le commencement de l'an-
née scolaire.

D'autre part, dans des cours publics
(qui commenceront dès demain soir et
où nous vous souhaitons aussi nom-
breux que possible), nous nous adres-
sons à tous ceux qui se préoccupent
des grandes questions de la philosophie,
de la morale, de l'histoire, de la littéra-
ture, à tous ceux qui ne jugent point
inutile d'élever le niveau de leurs sen-
timents et de leurs pensées par la dé-
couverture du vrai et la contemplation du
beau.

Or, il faut bien le reconnaître, la plus
modeste de ces deux tâches a été par-
fois un peu sacrifiée à la plus brillante;
et, dans l'accomplissement de celle-ci,
la recherche du succès a parfois
aussi pris le pas sur la recherche
de la vérité, la rhétorique sur la
science. On nous la très-durement
reproché de l'autre côté du Rhin :
on y a complaisamment opposé la frivo-
lité française à l'érudition allemande;
on y a présenté les leçons de nos Facultés
comme des divertissements littéraires
à l'usage des désœuvrés; finalement on
a si bien fait que nous nous sommes
cru la risée de l'Europe au lendemain
du jour où nous nous en croyions le
modèle, et qu'après avoir attribué aux
cours publics une importance un peu
trop exclusive, nous sommes tentés au-
jourd'hui de les rayer totalement de nos
programmes.

J'ai assisté, Messieurs, à la naissance
de cette évolution, si légitime dans son
point de départ, si excessive et si peu
réfléchie dans les termes où, tout d'un
bond, elle est venue aboutir. J'ai loué la
croisade contre la rhétorique et le pa-
ralage stérile qui sont proprement des
pestes publiques; j'ai applaudi à tout ce
quise tentait ou s'annonçait pour fonder
dans les Facultés des lettres de vérita-
bles écoles où l'érudition gagnerait
tout ce que perdrait le culte de la phra-
se, où les élèves entreraient profondé-
ment convaincus qu'avant d'enseigner
il faut s'instruire, et d'où ils sortiraient
préparés à devenir des maîtres. Mais je n'ai
point approuvé qu'on songeât à étendre
la flamme de l'enseignement public, ni
qu'en faisant la guerre aux défauts de
l'esprit français on entamât les qualités
solides et charmantes qui lui appartiennent
par une sorte de privilège, et qui le
rendent si puissant pour le bien quand

elles sont au service des bonnes causes.
N'ayant jamais consenti, pour ma part,
à descendre au rang de ceux qu'un cri-
tique appelle les amuseurs, je n'ai pas
jugé que la parole publique eût néces-
sairement ce fâcheux caractère; ni qu'il
fallût la supprimer, parce que quelques-
uns l'avaient faussée ou abaissée. En un
mot, il m'a semblé que, dans la double
mission des Facultés des lettres, il n'y
avait rien à sacrifier, mais plutôt tout à
faire pour que chacune d'elles fût suivie
avec une certitude et une persévérance
qui en assurassent le succès.

Voilà, en effet, Messieurs, combien
vos missions sont belles, à quels be-
soins elles répondent, quel service so-
cial elles rendent là où l'enseignement
est sûr de ses principes et marche dans
la plénitude de la vérité et de la lumie-
re catholiques.

Et d'abord, — pour commencer par
la moins éclatante, par celle qui réunit
dans une salle presque semblable à une
classe un nombre restreint d'auditeurs
qui sont des travailleurs, — on n'en-
saurait trop dire sur l'importance de ce
nouveauté de deux ou trois ans pour les
jeunes hommes, ecclésiastiques et laïques,
que leur vocation destine au profes-
sorat; si cet humble et sainte fonction
de l'enseignement secondaire offre un
côté pratique dont on s'instruit peu à
peu par l'expérience, elle a aussi un
côté scientifique qui ne s'acquiert que
par l'étude; il y a un fonds et comme
un capital de science qu'il faut possé-
der d'avance et par l'ordre très-solide si
l'on veut s'asseoir avec honneur dans
une chaire, fût-elle la plus modeste.
C'est pourquoi les meilleures maisons
d'éducation ne donnent, dans l'ordre
intellectuel, que des résultats insuffi-
sants si les maîtres n'y savent qu'à pu
près ce qu'ils enseignent. Ainsi en ont
juré les vénérables prélats qui dirigent
ces deux diocèses, et qui placent si haut
dans leurs préoccupations, le progrès
des bonnes études. En mettant, dès
cette année, à notre école l'élite de leurs
jeunes élèves, en nous la promettant
plus nombreuse encore pour l'an pro-
chain, ils n'ont pas seulement voulu
enrichir d'une admirable phalange d'ar-
dents travailleurs cette Université qui
est leur œuvre; ils ont voulu assurer à
leurs florissants établissements secon-
daires, un personnel enseignant aussi
indiscutable par sa science qu'il l'est
par son zèle et sa vertu. Et c'est ainsi
que notre Faculté doit à ses Evêques
d'être dès sa naissance une véritable
Ecole normale supérieure.

Cela seul, Messieurs, suffirait à justi-
fier son existence. Mais ce n'est pas
tout. Dans cette généreuse contrée, qui
est au monde entier l'exemple du
dévouement à la France et à l'Eglise, la
jeunesse appartenant aux classes diri-
geantes, doit comprendre et compren-
dra sans doute le grand devoir que nos
temps imposent envers ces deux mères
inséparables l'une de l'autre dans son
amour. Quel devoir? celui de se tenir
prête à les servir toutes deux avec des
armes aussi bien trempées et avec des
préparations aussi complètes que possi-
ble. Oui, il faut que par devoir, les
jeunes catholiques soient les premiers
partout dans les luttes qui se préparent.
Ils auront à parler et à écrire; ils faut
qu'ils apprennent à très-bien parler, à
très-bien écrire, à très-bien savoir tout
ce qu'enrichit leur parole ou leur
plume; ils auront à défendre l'Eglise
contre mille attaques venant de l'histoire
travestie et de la philosophie dévouée;
il faut qu'ils puissent les repousser au
nom de la véritable histoire et de la
véritable philosophie; il faut que le
mince bagage du bachelier, que le bagage
plus solide, mais plus spécial, du licen-
cié ou du docteur en droit ne leur suf-
fise pas, et que, par l'exercice et par
l'étude assidue des grands maîtres, ils
donnent à leur pensée et à son expres-
sion cette richesse, cette vigueur, cette
souplesse, cette trempe forte et fine
qu'on n'acquiert pas autrement. Et
comme à leur âge, — étant âgés peut-
être, — on ne travaille avec suite qu'en
vue d'un but défini, il faut que leur
haute culture intellectuelle prenne la
forme et le moule de la licence ès-
lettres. Déjà, jeunes amis et jeunes
frères d'armes, de nobles exemples vous
sont donnés dans cette direction par
quelques-uns de vos frères. Déjà nous sa-
vons et nous pouvons vous dire que nos
collègues de la Faculté de droit, bien
loin de redouter comme une infidélité
de votre part et comme usurpation de la
notre cette place que vous feriez aux
études littéraires, vous y encouragent
et y veulent une excellente préparation
aux devoirs de la vie sociale, aux tra-
vaux même du barreau et de la magis-
trature. Songez-y, d'ailleurs, l'effort
auquel nous vous convions, d'autres le
tentent avec succès par des motifs in-
férieurs, par goût et curiosité littéraire,
par sentiment de leur valeur et de leur
aptitude. Accordez à ces considérations
leur part d'influence légitime, quand elle
est subordonnée; mais que le grand
amour de l'Eglise et de la France donne

à vos volontés le coup décisif. Que grâce
à vous, notre Faculté des lettres de-
viennne une école de fortes études, où
l'érudition ait toujours de quoi sa-
tisfaire votre noble ambition de monter
plus haut et de creuser plus avant, jus-
qu'à ces racines et à ces sommets des
choses où l'accord de la vérité et de la
vertu, du beau et du bien, de la destinée
temporelle des peuples et destinée éter-
nelle des âmes apparaît dans une plus
vive et plus sereine clarté.

Enfin, j'ai jusqu'au bout de ma pen-
sée, et je dirai à l'élite de cette jeunesse
qui est déjà tout entière une élite : Visez
plus haut encore que la licence; devenez
docteurs, et assurez ainsi la perpétuité
de l'œuvre que nous fondons avec vous.
Voyez; il a fallu un an de recherches
patientes, poursuivies avec un dévoue-
ment incomparable dans tous les coins de
la France, pour constituer notre Faculté
encore bien incomplète avec ses cinq
professeurs. M. Monté est seul était sur
place et eût été immédiatement dispo-
nible, si une modestie égale à son mé-
rite ne l'eût dérobé longtemps à un poste
qui lui revenait de droit. Mais le R. P.
Orhand, ce docte, aimable et vaillant
soldat de la première heure, nous est
venu du fond de la Bretagne. Mais si
l'on n'avait pas fait le voyage des Lan-
des, on n'aurait pas rencontré M. Cha-
raux, ni obtenu le concours de son
éloquent parole et de sa généreuse pas-
sion pour les lettres chrétiennes. Mais
il a fallu arracher M. l'abbé Bannard au
rude et méritoire labeur de l'aumônerie
d'un lycée et à ces grands travaux d'a-
giographie qui lui ont déjà fait un nom
illustre. Mais le doyen, détaché de sa
patrie lorraine après bien des hésita-
tions et avec bien des déchirements, ne
vous apporte que les restes d'une activité
qui décline et n'a conservé que la jeu-
nesse du cœur. Pour que, dans l'avenir,
le renouvellement de notre compagnie
ne soit plus exposé à ces chances et sou-
mis à ces lenteurs, que faut-il? Il faut
que, dans une large mesure et sans ja-
mais fermer la porte aux dévouements
venus du dehors, nous parvenions à nous
recruter chez nous; il faut qu'à notre
école et avec nos conseils, les vocations
latentes à l'enseignement supérieur se
réveillent et se grandissent; il nous faut,
en un mot, une floraison périodique de
jeunes docteurs destinés à devenir nos col-
lègues, puis nos successeurs, après
avoir été nos disciples.

Voilà, Messieurs, notre première mis-
sion. On ne saurait la souhaiter plus fé-
conde, mais on regrette d'autant plus
qu'elle n'exerce sa bienfaisante action
que sur un nombre toujours restreint
d'intelligences. Il y a une lacune que
l'enseignement public vient merveilleuse-
ment remplir en donnant aux vérités
qu'il répand un rayonnement presque
sans limites.

On se trompe quand on estime que
les conditions où il se donne le condam-
nent à être, sinon frivole, du moins su-
perficiel et dépourvu de valeur scienti-
fique. Sans doute, sa première loi est
d'être clair pour être compris et sa secon-
de est d'être intéressant pour ne pas se
donner dans le désert. Mais ni l'obscu-
rité ni l'ennui ne sont essentiels à la
science; et c'est d'ailleurs le privilège
de l'art, de l'histoire, j'oserai même dire
de la philosophie de parler la langue de
tout le monde, de remuer des idées que
tout le monde possède, de traiter des
questions que tout le monde se pose;
par conséquent d'être accessible, sans
préparation spéciale et technique à tout
esprit sensé, attentif et sincère. Pour
moi, pendant vingt ans de parole publi-
que devant une assemblée composée des
éléments les plus divers, je n'ai jamais
eu ni la tentation d'abaisser le niveau de
la science pour complaire à l'adolescence
intellectuelle de tel ou tel auditeur, ni
le chagrin de n'être pas compris... sinon
quand j'étais obligé de m'avancer à moi
même que j'avais été incompréhensible.

Considérez de plus que les conditions
mêmes de l'enseignement public invi-
tent le professeur à approfondir les ques-
tions, bien loin de les condamner à
courir à leur surface. Choisissons lui-
même son sujet et son programme, il
les circonscrit dans les limites qui lui
laissent la liberté de les creuser jusqu'à
leur dernier fondement et l'espérance
d'y rencontrer ces terrains inexplo-
rés où se font les découvertes scientifiques.
Il peut donc chaque année ouvrir une
nouvelle galerie dans sa mine et ne
l'abandonner que quand il l'a tout en-
tière exploitée. Et j'ajouterai, parlant
encore par expérience, qu'on le suivra
plus volontiers là qu'ailleurs, pourvu
qu'il sache s'y prendre; rien, en effet,
n'est plus attrayant que cet intime des
choses où se manifeste leur physionomie
réelle et vivante, que ces controverses
poussées à fond qui conduisent à des
clartés absolument victorieuses.

Et maintenant, et surtout, considérez
que, dans la sphère tout entière d'une
Faculté de lettres, toutes les vérités
sont à rétablir et toutes positions à re-